

Katherine Pancol

*La valse lente
des tortues*

ROMAN

Albin Michel

Pour Roman

« C'est horrible de vivre une époque où au mot sentiment, on vous répond sentimentalisme. Il faudra bien pourtant qu'un jour vienne où l'affectivité sera reconnue comme le plus grand des sentiments et rejettera l'intellect dominateur. »

Romain GARY

Première partie

– Je viens chercher un paquet, déclara Joséphine Cortès en s’approchant du guichet de la poste, rue de Longchamp, dans le seizième arrondissement de Paris.

– France ou étranger ?

– Je ne sais pas.

– À quel nom ?

– Joséphine Cortès... C.O.R.T.È.S...

– Vous avez l’avis de passage ?

Joséphine Cortès tendit l’imprimé jaune « Vous avez reçu un colis ».

– Une pièce d’identité ? demanda, d’un ton las, l’employée, une fausse blonde au teint brouillé qui clignait des yeux dans le vide.

Joséphine sortit sa carte d’identité et la posa sous les yeux de la préposée qui avait entamé une conversation sur un nouveau régime chou rouge, radis noir avec une collègue. L’employée s’empara de la carte, souleva une fesse puis une autre et descendit du tabouret en se frottant les reins.

Elle se dandina vers un couloir et disparut. L’aiguille noire des minutes progressait sur le cadran blanc de l’horloge. Joséphine eut un sourire embarrassé pour la file d’attente qui s’allongeait derrière elle.

C’est pas de ma faute si mon colis a été remis dans un endroit

où on ne le trouve pas, semblait-elle s'excuser en courbant l'échine. Pas de ma faute s'il est allé à Courbevoie avant d'être entreposé ici. Et puis d'abord, d'où peut-il bien venir ? Peut-être Shirley, d'Angleterre ? Elle connaît ma nouvelle adresse pourtant. Cela ressemblerait à Shirley d'envoyer ce fameux thé qu'elle achète chez Fortnum & Mason, un *pudding* et des chaussettes fourrées pour que je puisse travailler sans avoir froid aux pieds. Shirley dit toujours qu'il n'y a pas d'amour mais des détails d'amour. L'amour sans les détails, ajoute-t-elle, c'est la mer sans le sel, le bulot sans la mayonnaise, le muguet sans les clochettes. Shirley lui manquait. Elle était partie vivre à Londres avec son fils, Gary.

La préposée revint en tenant un paquet de la taille d'une boîte à chaussures.

– Vous faites collection de timbres ? demanda-t-elle à Joséphine en se hissant sur la chaise haute qu'elle fit couiner sous son poids.

– Non...

– Moi, oui. Et je peux vous dire qu'ils sont magnifiques !

Elle les contemplait en clignant des yeux, puis elle poussa le paquet vers Joséphine qui déchiffra son nom et son ancienne adresse à Courbevoie sur le papier grossier qui servait d'emballage. La ficelle, tout aussi grossière, s'effiloçait à chaque bout formant une guirlande de pompons sales à force d'avoir traîné sur les étagères de la poste.

– C'est parce que vous avez déménagé que je le trouvais plus. Il vient de loin. Du Kenya. Il en a fait du chemin ! Vous aussi...

Elle avait dit cela d'un ton sarcastique et Joséphine rougit. Elle bafouilla une excuse inaudible. Si elle avait déménagé, ce n'était pas qu'elle n'appréciait plus sa banlieue, oh ! la la ! non, elle aimait Courbevoie, son ancien quartier, son appartement, le balcon à la balustrade rouillée et, pour tout dire, elle n'aimait pas du tout sa nouvelle adresse, elle s'y sentait étrangère, déplacée. Non, si elle avait déménagé, c'était parce que sa fille aînée, Hortense, ne supportait plus de vivre en banlieue. Et quand Hortense avait une idée en tête, il ne restait plus qu'à l'exécuter sinon elle vous foudroyait

de son mépris. Grâce à l'argent que Joséphine avait gagné avec les droits d'auteur de son roman, *Une si humble reine*, et à un important emprunt à la banque, elle avait pu acheter un bel appartement dans un beau quartier. Avenue Raphaël, près de la Muette. Au bout de la rue de Passy et de ses boutiques de luxe, sur le bord du bois de Boulogne. Moitié ville, moitié campagne, avait souligné, avec emphase, l'homme de l'agence immobilière. Hortense s'était jetée au cou de Joséphine, « merci, ma petite maman, grâce à toi, je vais revivre, je vais devenir une vraie Parisienne ! ».

– S'il n'avait tenu qu'à moi, je serais restée à Courbevoie, marmonna Joséphine, confuse, sentant le bout de ses oreilles rougir et la brûler.

C'est nouveau ça, avant je ne rougissais pas pour un oui, pour un non. Avant, j'étais à ma place, même si je ne m'y sentais pas toujours bien, c'était ma place.

– Bon... Les timbres ? Vous les gardez ?

– C'est que j'ai peur d'abîmer l'emballage en les découpant...

– C'est pas grave, allez !

– Je vous les rapporterai si vous voulez...

– Puisque je vous dis que c'est pas grave ! Je disais ça comme ça, parce que je les trouvais beaux sur le moment... mais je les ai déjà oubliés !

Son regard se porta sur la personne suivante dans la file d'attente et elle ignore ostensiblement Joséphine qui remettait sa carte d'identité dans son sac, avant de laisser la place et de quitter la poste.

Joséphine Cortès était timide, à la différence de sa mère ou de sa sœur qui se faisaient obéir ou aimer d'un regard, d'un sourire. Elle avait une manière de s'effacer, de s'excuser d'être là qui allait jusqu'à la faire bégayer ou rougir. Elle avait cru, un moment, que le succès allait l'aider à prendre confiance en elle. Son roman *Une si humble reine* caracolait toujours en tête des meilleures ventes plus d'un an après sa sortie. L'argent ne lui avait donné aucune assurance. Elle finissait même par le prendre en horreur. Il avait changé sa vie, ses relations avec les autres. La seule chose qu'il n'a pas changée, ce sont

La valse lente des tortues

les rapports avec moi-même, soupira-t-elle en cherchant des yeux un café pour se poser et ouvrir ce mystérieux paquet.

Il doit bien exister des moyens pour ignorer cet argent. L'argent supprime l'angoisse des lendemains qui grimacent, mais dès qu'on en amasse, on croule sous les embarras. Où le placer ? À quel taux ? Qui va s'en occuper ? Certainement pas moi, protesta Joséphine en traversant dans un passage piétons et en évitant une moto de justesse. Elle avait demandé à son banquier, monsieur Faugeron, de le garder sur son compte, de lui en virer une certaine somme chaque mois, une somme qu'elle jugeait suffisante pour vivre, payer les impôts, l'achat d'une nouvelle voiture, les frais de scolarité et le quotidien d'Hortense à Londres. Hortense savait comment utiliser l'argent. Ce n'est pas elle qui aurait eu le tournis devant les relevés de banque. Joséphine s'était fait une raison : sa fille aînée, à dix-sept ans et demi, se débrouillait mieux qu'elle, à quarante-trois.

On était fin novembre et la nuit tombait sur la ville. Un vent vif soufflait, dépouillant les arbres de leurs dernières feuilles qui tournoyaient en valse rousse jusqu'au sol. Les passants avançaient en regardant leurs pieds de peur de se faire gifler par une bourrasque. Joséphine releva le col de son manteau et consulta sa montre. Elle avait rendez-vous à sept heures avec Luca place du Trocadéro à la brasserie Le Coq.

Elle regarda le paquet. Il n'y avait pas de nom d'expéditeur. Un envoi de Mylène ? Ou de monsieur Wei ?

Elle remonta l'avenue Poincaré, atteignit la place du Trocadéro et pénétra dans la brasserie. Elle avait une bonne heure à attendre avant que Luca la rejoigne. Depuis qu'elle avait déménagé, ils se donnaient toujours rendez-vous dans cette brasserie. C'était un vœu de Joséphine. Une façon pour elle d'apprivoiser son nouveau quartier. Elle aimait créer des habitudes. « Je trouve cet endroit trop bourgeois ou trop touristique, disait Luca d'une voix sourde, il n'a pas d'âme, mais puisque vous y tenez... » C'est toujours dans les yeux qu'on voit si les gens sont tristes ou heureux. Le regard, on ne

peut pas le maquiller. Luca avait les yeux tristes. Même quand il souriait.

Elle poussa la porte en verre et chercha une table libre. Elle en vit une et s'y installa. Personne ne la regardait et elle se sentit soulagée. Peut-être était-elle en train de devenir une vraie Parisienne? Elle porta la main au chapeau en tricot vert amande qu'elle avait acheté la semaine précédente, songea un instant à l'enlever puis choisit de le garder. Si elle l'enlevait, elle serait décoiffée et n'oserait pas se repeigner. Cela ne se faisait pas de se coiffer en public. C'était un principe de sa mère. Elle sourit. Elle avait beau ne plus voir sa mère, elle la portait toujours en elle. Le chapeau vert amande à soufflets en laine tricotée ressemblait à trois pneus joufflus et se terminait par une galette plate en velours côtelé, piquée d'une petite tige en flanelle rêche comme celle qui termine le classique bérêt. Elle avait aperçu ce couvre-chef dans la vitrine d'une boutique, rue des Francs-Bourgeois dans le Marais. Elle était entrée, avait demandé le prix et l'avait essayé. Il lui donnait un air fripon de femme désinvolte au nez retroussé. Il ombrait ses yeux marron d'une lueur dorée, gommait ses joues rondes, allégeait sa silhouette. Avec ce chapeau, elle se créait une personnalité. La veille, elle était allée voir le professeur principal de Zoé, madame Berthier, pour parler de la scolarité de sa fille cadette, de son changement d'établissement, de sa faculté d'adaptation. À la fin de l'entretien, madame Berthier avait enfilé son manteau et posé sur sa tête le chapeau vert amande à trois soufflets joufflus.

– J'ai le même, avait dit Joséphine. Je ne l'ai pas mis parce que je n'osais pas.

– Vous devriez! En plus, il tient chaud et il ne ressemble à rien de ce qu'on voit d'habitude. On le repère de loin!

– Vous l'avez acheté rue des Francs-Bourgeois?

– Oui. Dans une toute petite boutique.

– Moi aussi. Quelle coïncidence!

Le fait de partager le même couvre-chef les avait plus rapprochées

La valse lente des tortues

que leur longue conversation au sujet de Zoé. Elles étaient sorties ensemble du collège, et, tout en parlant, avaient pris la même direction.

– Vous venez de Courbevoie, m’a dit Zoé?

– J’y ai vécu presque quinze ans. J’aimais bien. Même s’il y avait des problèmes...

– Ici, ce ne sont pas les enfants qui posent problème, ce sont les parents!

Joséphine l’avait regardée, étonnée.

– Ils croient tous avoir enfanté un génie et nous reprochent de ne pas détecter le Pythagore ou le Chateaubriand qui dort en eux. Ils les abrutissent de leçons particulières, de cours de piano, de tennis, de vacances à l’étranger dans des collèges huppés et les gamins, épuisés, dorment en classe ou vous répondent comme si vous étiez leur larbin...

– Vraiment?

– Et quand vous tentez de rappeler aux parents que ce ne sont encore que des enfants, ils vous prennent de haut et vous affirment que les autres peut-être mais le leur, sûrement pas! Mozart avait sept ans lorsqu’il écrivit sa *Petite Musique de nuit* – une ritournelle assommante entre nous – et leur progéniture, c’est du Mozart! Pas plus tard qu’hier, j’ai eu une prise de bec avec un père, un banquier bardé de diplômes et de décorations, qui se plaignait que son fils n’ait que quatorze de moyenne. Tiens! Il est dans le même groupe que Zoé... Je lui ai fait remarquer que c’était déjà bien, il m’a regardée comme si je l’avais insulté. Son fils! La chair de sa chair! Seulement quatorze de moyenne! J’ai senti le napalm dans son haleine. Vous savez, c’est dangereux d’être prof aujourd’hui et ce n’est pas tant les enfants que je redoute, que les parents!

Elle avait éclaté de rire en donnant une claque sur son chapeau afin que le vent ne l’emporte pas.

Arrivées devant l’immeuble de Joséphine, elles avaient dû se séparer.

La valse lente des tortues

– J’habite un peu plus loin, avait dit madame Berthier en montrant une rue sur la gauche. Je veillerai sur Zoé, promis !

Elle avait fait quelques pas puis s’était retournée.

– Et demain, mettez votre chapeau ! Comme ça, on se reconnaîtra, même de loin. On ne peut pas le manquer !

C’est sûr, pensa Joséphine : il se dressait tel un cobra en dehors de son panier ; elle s’attendait à ce que le son d’une flûte résonne et qu’il se mette à onduler. Elle avait ri, avait fait signe que promis, elle sortirait avec son bibi à soufflets dès le lendemain. Elle verrait bien si Luca l’apprécierait.

Ils se voyaient régulièrement depuis un an et se vouvoyaient toujours. Deux mois auparavant, à la rentrée de septembre, ils avaient essayé de se tutoyer, mais c’était trop tard. C’était comme s’ils avaient introduit deux inconnus dans leur intimité. Deux personnes qui se disaient « tu » et qu’ils ne connaissaient pas. Ils avaient repris le vouvoiement qui, s’il surprenait, leur convenait tout à fait. Leur manière de vivre à deux leur convenait aussi : chacun chez soi, une indépendance pointilleuse. Luca écrivait un ouvrage d’érudition pour un éditeur universitaire : une histoire des larmes du Moyen Âge à nos jours. Il passait la plupart de son temps en bibliothèque. À trente-neuf, il vivait comme un étudiant, habitait un studio à Asnières, une bouteille de Coca et un morceau de pâté se morfondaient dans son frigo, il ne possédait ni voiture ni télévision et portait, quel que soit le temps, un duffle-coat bleu marine qui lui servait de seconde maison. Il transportait dans ses larges poches tout ce dont il avait besoin dans la journée. Il avait un frère jumeau, Vittorio, qui le tourmentait. Joséphine n’avait qu’à observer la ride entre ses yeux pour savoir si les nouvelles du frère étaient bonnes ou mauvaises. Quand le sillon se creusait, l’orage s’annonçait. Elle ne posait pas de questions. Ces jours-là, Luca restait muet, sombre. Il prenait sa main, la plaçait dans sa poche de duffle-coat avec les clés, les stylos, les carnets, les bonbons pour la gorge, les tickets de métro, le portable, les paquets de Kleenex, le portefeuille en vieux cuir rouge. Elle avait

La valse lente des tortues

appris à reconnaître chaque objet du bout des doigts. Elle parvenait même à identifier la marque des sachets de bonbons. Ils se voyaient le soir, quand Zoé dormait chez une amie ou en fin de semaine, quand elle partait rejoindre son cousin Alexandre à Londres.

Un vendredi sur deux, Joséphine conduisait Zoé à la gare du Nord. Philippe et Alexandre, son fils, venaient la chercher à Saint Pancras. Philippe avait offert à Zoé un abonnement sur l'Eurostar et Zoé partait, impatiente de retrouver sa chambre dans l'appartement de son oncle à Notting Hill.

– Parce que tu as ta propre chambre là-bas? s'était exclamée Joséphine.

– J'ai même une penderie avec plein de vêtements pour pas que je trimbale de valise! Il pense à tout, il est trop bien, Philippe, comme tonton!

Joséphine reconnaissait dans cette attention la délicatesse et la générosité de son beau-frère. Chaque fois qu'elle avait un problème, qu'elle hésitait devant une décision à prendre, elle appelait Philippe.

Il répondait toujours je suis là, Jo, tu peux tout me demander, tu le sais bien. Elle entendait son ton bienveillant, elle était aussitôt rassurée. Elle se serait bien attardée dans la chaleur de cette voix, dans la tendresse qu'elle devinait derrière le léger changement d'intonation qui suivait son « Allô, Philippe, c'est Jo », mais un avertissement montait en elle attention, danger! C'est le mari de ta sœur! Garde tes distances, Joséphine!

Antoine, son mari, le père de ses deux filles, était mort six mois auparavant. Au Kenya. Il y dirigeait un élevage de crocodiles pour le compte d'un homme d'affaires chinois, monsieur Wei, avec lequel il s'était associé. Ses affaires périclitaient, il s'était mis à boire, avait entamé un étrange dialogue avec les reptiles qui le narguaient en refusant de se reproduire, déchiquetaient leurs grillages de protection, et dévoraient les employés. Il passait ses nuits à déchiffrer les yeux jaunes des crocodiles qui flottaient sur les étangs. Il voulait

leur parler, s'en faire des amis. Une nuit, il s'était immergé dans l'eau et avait été happé par l'un d'eux. C'est Mylène qui lui avait raconté la fin tragique d'Antoine. Mylène, la maîtresse d'Antoine, celle qu'il avait choisie pour l'accompagner dans son aventure au Kenya. Celle pour qui il l'avait quittée. Non ! Il ne m'a pas quittée pour elle, il m'a quittée parce qu'il n'en pouvait plus de ne pas avoir de travail, de traîner toute la journée, de dépendre de mon salaire pour vivre. Mylène a été un prétexte. Un échafaudage pour se reconstruire.

Joséphine n'avait pas eu le courage de dire à Zoé que son père était mort. Elle lui avait expliqué qu'il était parti explorer d'autres parcs à crocodiles en pleine jungle, sans portable, qu'il ne tarderait pas à donner des nouvelles. Zoé hochait la tête et répondait : « Alors maintenant, je n'ai plus que toi, maman, faudrait pas qu'il t'arrive quelque chose », et elle touchait du bois pour éloigner ce malheur. « Mais non, il ne m'arrivera rien, je suis invincible comme la reine Aliénor d'Aquitaine qui a vécu jusqu'à soixante-dix-huit ans sans faiblir ni gémir ! » Zoé réfléchissait un instant et reprenait, pratique : « Mais s'il t'arrivait quelque chose, maman, je ferais quoi ? Je pourrai jamais retrouver papa toute seule, moi ! » Joséphine avait songé à lui envoyer des cartes postales signées « Papa », mais répugnait à devenir faussaire. Un jour ou l'autre, il faudrait bien lui dire la vérité. Ce n'était jamais le bon moment. Et d'ailleurs, y avait-il un moment idéal pour annoncer à une adolescente de treize ans et demi que son père était mort dans la gueule d'un crocodile ? Hortense l'avait appris. Elle avait pleuré, agressé Joséphine, puis avait décrété que c'était mieux comme ça, son père souffrait trop de ne pas réussir sa vie. Hortense n'aimait pas les émotions, elle trouvait que c'était une perte de temps, d'énergie, une complaisance suspecte qui ne menait qu'à l'apitoiement. Elle avait un seul but dans la vie : réussir, et personne, personne ne pourrait l'en détourner. Elle aimait son père, certes, mais elle ne pouvait rien pour lui. Chacun est responsable de son destin, il avait perdu la main, il en avait payé le prix.